

CHRISTIAN LE ROY - DENIS ROUSSET

avec la collaboration de  
ORHAN KÖSE

## Une base de statue du peuple d'Oinoanda élevée par la cité de Tlos

En octobre 1998, Chr. LE ROY, qui préparait avec D. ROUSSET la publication de la convention entre les Termessiens près d'Oinoanda et les Lyciens découverte au Létôon de Xanthos en 1993<sup>1</sup>, fut amené à revisiter non seulement la ville d'Oinoanda, mais aussi un site antique distant d'environ 2,5 km au Nord connu sous le nom d'Assarkemer ou Kemerarası, qui avait été considéré comme le site des Termessiens près d'Oinoanda, et qui fut souvent appelé Termessos Minor (voir la carte Taf. 18, Abb. 47). Sur la partie du site de Kemerarası qui domine depuis le Sud la route Fethiye-Korkuteli, était alors visible une grande base dont seule la face inscrite sortait de terre (Taf. 20, Abb. 50). Grâce aux soins des responsables du musée de Fethiye, la base y fut transportée dès novembre 1998, avec trois autres blocs de Kemerarası. C'est en 2002, alors que nous menions une étude topographique de la région d'Oinoanda et de Tlos avec l'aide du représentant du Ministère de la Culture Y. BENLİ<sup>2</sup>, qu'O. KÖSE, conservateur au musée de Fethiye, voulut bien autoriser C. L. R. et D. R. à étudier cette base<sup>3</sup>.

Musée de Fethiye. Inv. 3570. Base en calcaire marbrier blanc à veinage rouge : sur la provenance possible de ce matériau, cf. *infra*. Ht. : 172 cm ; lg. à la moulure supérieure : 69,5 ; pf. : 69 cm. D'après ces dimensions et la densité vraisemblable de ce matériau, cette base doit peser au moins quelque 1500 kg (cf. *infra*). La face arrière de la base, dépourvue de moulure et seulement dégrossie, était adossée à un mur. Sur le lit d'attente sont visibles quatre mortaises : deux, en forme de semelle, recevaient les pieds d'une statue se présentant debout ; des deux autres, placées en arrière, l'une, ronde, devait recevoir un élément de soutien, tandis que l'autre, plus petite et rectangulaire, portait un accessoire, qui ne peut pas être une hampe de sceptre ou d'enseigne, en raison de sa situation à l'arrière du lit d'attente<sup>4</sup>. Le bandeau supérieur de la base est creusé, entre les angles en forme de palmettes, d'un caisson trapézoïdal aux bords évasés (Taf. 19–20, Abb. 48 et 50). Ce décor, la forme générale et les dimensions de la base la rapprochent pour le style de plusieurs bases découvertes sur le site de la ville d'Oinoanda et portant des dédicaces du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C., bases qu'A. HALL et N. P. MILNER ont d'ailleurs pensé être issues d'un même atelier<sup>5</sup>. Des bases de même style sont visibles éga-

<sup>1</sup> Voir Chr. LE ROY, « Une convention entre cités en Lycie du Nord », *CRAI* 1996, p. 962–980.

<sup>2</sup> Voir Chr. LE ROY, D. ROUSSET, « La convention entre les Lyciens et Termessos près d'Oinoanda et la topographie des territoires de Termessos près d'Oinoanda et de Tlos », *Anatolia antiqua* 11 (2003), p. 452–456 : nous y annonçons, p. 453–454, la publication de cette base, la mentionnant par erreur comme celle du peuple de Tlos. Le texte de cette inscription a été présenté par Chr. LE ROY dans sa communication au colloque de Munich intitulée « Le statut politique des Termessiens près d'Oinoanda et les relations entre Oinoanda et Tlos à l'époque impériale », tandis que D. R. soumettait à l'auditoire de ce même colloque deux questions géographiques posées par la convention inédite (« La convention territoriale du Létôon de Xanthos et la frontière septentrionale de la Lycie au II<sup>e</sup> s. et au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. »). Nous remercions Chr. SCHULER d'avoir convenu avec nous que l'étude du statut des Termessiens et des relations entre Oinoanda et Tlos devait paraître avec la publication de la convention, maintenant toute proche.

<sup>3</sup> C. L. R. et D. R. remercient O. KÖSE de les avoir associés à cette publication, H. KÖKTÜRK de leur avoir procuré deux estampages de l'inscription, et D. LAROCHE pour son aide au musée de Fethiye. Ils remercient également N. P. MILNER et M. F. SMITH de leur avoir laissé le soin de publier cette inscription découverte sur le territoire d'Oinoanda, et N. P. MILNER, M. F. SMITH et M. WÖRRLE pour leurs remarques sur le présent article.

<sup>4</sup> Pour des statues du Démos au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. à Aphrodisias, voir O. ALEXANDRI-TZAHOU, *LIMC* III 1 (1986), s.v. « Dèmos », p. 376, et III 2, p. 271, fig. 1 et 2.

<sup>5</sup> Cf. A. HALL, N. P. MILNER, « Education and Athletics. Documents illustrating the festivals of Oenoanda », in D. FRENCH (ed.), *Studies in the History and Topography of Lycia and Pisidia in memoriam A.S. Hall* (1994), p. 7–47, particulièrement p. 44, à propos notamment des bases n° 3 p. 13 et n° 7 p. 17. Du même modèle est la base portant l'inscription *OGIS* 565 (*infra*, n. 46), visible sur l'agora d'Oinoanda.

lement sur les sites de Balboura, Boubon et Xanthos. Le bloc de Kemerarasi ne présente pas de trace d'un emploi ultérieur.

La face inscrite montre d'une part un texte de 14 l. et d'autre part, à 9,5 cm sous celui-ci, des traces de lettres gravées sur trois lignes (Taf. 19–20, Abb. 48, 50 et 51).

1. Lettres hautes de 2,7 à 3 cm, interligne de 1,5 cm. Outre les *apices* et la forme des lettres, notamment le Ξ et Ω, on remarque les ligatures entre N et Γ l. 7 et entre les deux M l. 11. Le texte est ponctué aux l. 8 et 13 par des points gravés après ΔΗΜΟΝ et ΜΑΡ, et aux l. 5, 7, 9 et 13 par des *vacat*, qui sont doubles aux l. 5 et 9, séparant les trois parties du texte.

Τλωέων τῆς λαμ-  
 προτάτης πόλεως  
 μητροπόλεως τοῦ  
 4 Λυκίων ἔθνους ὁ δῆ-  
 [μ]ορ<sup>ν</sup> Οἰνοανδέων  
 τῆς λαμπροτάτης  
 πόλεως<sup>ν</sup> τὸν συνγε-  
 8 νῆ δῆμον<sup>ν</sup> ἐπὶ τῆι διη-  
 νεκεῖ ὁμονοία<sup>ν</sup> προ-  
 νοησαμένου τοῦ ἄξι-  
 ολογωτάτου γραμμα-  
 12 τέως τῆς βουλῆς καὶ  
 τὸ β' Μάρ.<sup>ν</sup> Αὐρ.<sup>ν</sup> Σαραπί-  
 ωνος Σαραπίωνος.

l. 7 – πόλεως: le Σ avait d'abord été gravé L. ¶l. 8–9 – τῆι: le I, serré contre le H, a sans doute été rajouté après la gravure initiale du texte. On n'a pas procédé à la même correction pour ὁμονοία. ¶l. 12 – βουλῆς: à la place de l'H avait été gravé initialement N. ¶l. 13 – ΤΩΒ: haste horizontale au dessus de l'O.

*Le peuple des Tloens, très illustre cité, métropole du peuple lycien, (a honoré) le peuple des Oinoandiens, très illustre cité, son parent, pour leur durable concorde, grâce au soin du très éminent secrétaire du conseil pour la deuxième fois, Markos Aurélios Sarapiôn fils de Sarapiôn.*

2. On aperçoit, 9,5 cm sous la première inscription, les traces de lettres, hautes de 2,5 cm, gravées sur trois lignes, dont la deuxième paraît chevaucher ses voisines. Plutôt que d'une inscription antérieure rasurée, il doit s'agir d'un graffiti postérieur, que nous ne pouvons interpréter:

| | Λ | |  
 ΟΥ  
 |

## UN MONUMENT PUBLIC D'OINOANDA À KEMERARASI

Découverte à Kemerarasi, la base de la statue du peuple des Oinoandiens offerte par celui de Tlos fut-elle dans l'Antiquité érigée sur ce site, ou bien était-elle à l'origine dans la ville haute d'Oinoanda, située à quelque 2,5 km au Sud, d'où elle aurait été descendue pour un emploi ultérieur à Kemerarasi? Pour donner une réponse à cette question et en saisir les implications, il faut rappeler brièvement la situation de chacun des deux sites, le caractère des vestiges antiques qui y ont été repérés et la question de leur identification (voir la carte Taf. 18, Abb. 47).

Le site le plus anciennement et le mieux connu est celui autrefois appelé Urludscha, situé à quelque 1400–1450 m d'altitude, et surplombant depuis le Sud-Ouest le plateau où se trouvent les villages d'Incealiler et plus loin de Kınık et Seki (respectivement Indschallar, Günik et Seidler Jaila sur la carte Abb. 47). C'est sur un ensellement entre deux sommets de la chaîne que s'étendent les nombreux et importants vestiges de la ville dite Oinoanda, datant pour la plupart des époques hellénistique et surtout impériale (fortifications,

théâtre, deux agoras, bains, aqueduc)<sup>6</sup>. Et c'est sur ce site également qu'ont été découvertes presque toutes les inscriptions des Oinoandiens et Termessiens près d'Oinoanda, non seulement la célèbre inscription de l'épicurien Diogène, mais aussi, entre autres, de nombreuses bases d'époque hellénistique et impériale. Sans entrer ici dans la question complexe des relations entre les Oinoandiens et les Termessiens près d'Oinoanda, question qui sera reprise dans la publication de la convention du <sup>ii</sup>e s. trouvée au Létôn de Xanthos, nous suivrons ici J. J. COULTON en considérant que les Termessiens près d'Oinoanda, colons venus à l'époque hellénistique de Termessos de Pisidie, ne constituaient pas à l'époque impériale une cité indépendante des Oinoandiens, et que les uns et les autres avaient alors comme centre poliade l'acropole fortifiée d'Urluca (Urludscha), que les savants d'aujourd'hui désignent généralement sous le nom d'Oinoanda<sup>7</sup>.

Si l'on descend de ce site haut perché pour rejoindre le plateau quelque 300 m plus bas, on peut atteindre, en cheminant environ 2,5 km vers le Nord, le site de Kemerarası (autrefois Assarkemer)<sup>8</sup>. Placé au pied de l'extrémité septentrionale de la chaîne sur laquelle est établie la ville haute d'Oinoanda, ce site en est néanmoins séparé par le cours d'eau du Seki Çayı (Seidler-Tschai), l'un des affluents du Xanthe, qu'enjambent là un pont ottoman contenant de nombreux remplois antiques et le pont de la route contemporaine entre Fethiye et Korkuteli. Le site antique, aujourd'hui coupé par cette route en deux éminences de faible hauteur, s'étendait sur environ 400 x 200 m. Parmi les nombreux blocs, murs et vestiges de constructions visibles sur l'éminence au Sud de la route et surtout sur celle qui lui fait face, ont été notamment signalés des morceaux de colonnes, un fragment de piédestal quadrangulaire pour une statue de bronze, un fronton de type syrien appartenant peut-être à un temple et quelques bases de statue non inscrites<sup>9</sup>. On a reconnu comme constructions une grande basilique, mais aussi, selon A. S. HALL, un segment de rue à colonnade et un mur d'enceinte<sup>10</sup>, et il y a assurément des murs antiques en place sur le site. Depuis celui-ci ont été transportés en 1998 au musée de Fethiye une base de colonne, un torse de statue cuirassée, un autel portant une dédicace, et notre base<sup>11</sup>. Si l'on a trouvé à proximité de Kemerarası la dédicace d'un pont datant de 50 ap. J.-C., on ne peut en revanche dater de façon aussi précise les autres vestiges, qui remontent cependant en partie au moins à l'époque impériale, plus précisément sévérienne pour certaines blocs d'architecture<sup>12</sup>.

Comme l'avait souligné J. J. COULTON, les vestiges de Kemerarası, tels du moins qu'ils subsistent aujourd'hui, sont trop modestes pour pouvoir être comparés à ceux des villes de la région, et le site géographique est trop faible pour avoir constitué le centre urbain d'une cité indépendante, comme on l'avait pensé autrefois en proposant d'y placer la ville de Termessos Minor, c'est-à-dire celle des Termessiens près d'Oinoanda<sup>13</sup>.

Il ne faut pas pour autant enlever au site de Kemerarası toute existence archéologique avant l'Antiquité tardive. Car, parmi les blocs, les murs et les vestiges d'époque impériale qui y sont visibles, il est vraisemblable que tous ne sont pas des pierres descendues de la ville haute pour être remployées ultérieurement. Le

<sup>6</sup> Sur Oinoanda antique, voir la notice détaillée s.v. d'H. HELLENKEMPER, Fr. HILD, *Tabula imperii byzantini VIII. Lykien und Pamphylien*, 2004, qui indiquent la bibliographie antérieure.

<sup>7</sup> J. J. COULTON, « Termessians at Oinoanda », *AS* 32 (1982), p. 115–131, en particulier p. 122; sur la nature de l'association entre les deux communautés, qui demeure difficile à définir, voir les p. 124–128.

<sup>8</sup> Cf. H. HELLENKEMPER, Fr. HILD, *op. cit.*, s. v. « Kemerarası », qui donnent des observations personnelles et d'autre part utilisent la bibliographie antérieure, à laquelle on peut ajouter Ch. FELLOWS, *An Account of Discoveries in Lycia* (1841), p. 249: « we observed several columns and ornamented stones, of the Corinthian order, and evidently on their original site. These have probably belonged to a temple, but not of a very early Greek date ». La présente description du site prend en compte nos propres observations sur place en 2002.

<sup>9</sup> Observations des auteurs de *TIB* en 1993 (le piédestal quadrangulaire pour une statue de bronze vu par eux comme un fragment était-il une partie de notre base?). Le fronton de type syrien appartenant peut-être à un temple avait été signalé par J. J. COULTON, *AS* 32 (1982), p. 121–122, *PCPS* 29 (1983), p. 4, et *AS* 36 (1986), p. 78 (cf. Ch. FELLOWS cité n. précéd.); les quelques bases de statues non inscrites dans *AS* 32 (1982), p. 121–122.

<sup>10</sup> Cf. A. S. HALL, *AST* 2 (1984) [1985], p. 80 et *AS* 34 (1984), p. 12, qui évoque l'idée que les matériaux de la rue à colonnade et de l'enceinte ont été apportés depuis la ville d'Oinoanda.

<sup>11</sup> Nous remercions O. KÖSE de nous avoir montré en septembre 2005 ces blocs au musée de Fethiye, et d'avoir accepté de nous associer à la prochaine publication de l'autel inscrit portant une dédicace d'époque impériale (inv. 3571), qui provient du même point du site de Kemerarası que notre base.

<sup>12</sup> Cf. N. P. MILNER, « A Roman Bridge at Oenoanda », *AS* 48 (1998), p. 117–123 (*AE* 1998, 1399).

<sup>13</sup> Voir R. HEBERDEY, E. KALINKA, *Bericht über zwei Reisen im südwestlichen Kleinasien* (1896), p. 55. Voir sur la carte Abb. 47 l'indication « Termessos? » près d'Assarkemer.

site antique de Kemerarası fut certainement celui d'un habitat groupé d'époque impériale, qui était situé à proximité d'un abondant approvisionnement en eau et d'une route antique traversant le plateau. On peut donc sans doute parler, avec J. J. COULTON, H. HELLENKEMPER et Fr. HILD, d'une *kômé* qui, par sa position à proximité immédiate de l'acropole d'Urluca et en contrebas de celle-ci, était nécessairement située sur le territoire de la cité des Oinoandiens et Termessiens près d'Oinoanda<sup>14</sup>.

Peut-être y eut-il dans cette *kômé* une zone publique où se trouvaient la rue à colonnades et le temple dont on a signalé les vestiges. Il n'est donc nullement impossible qu'aient été également exposés dans la *kômé* de Kemerarası des documents publics de la cité d'Oinoanda-Termessos Minor. J. J. COULTON l'avait pour sa part exclu, supposant que c'est de la ville haute que furent rapportées, plus tardivement, les bases de statue non inscrites qu'il signalait, ainsi que la stèle des Démosthénéia de 124–125 ap. J.-C., trouvée sur place et alors inédite<sup>15</sup>.

Sur cette question, M. WÖRRLE se montra plus prudent lorsqu'il édita l'inscription gravée sur cette stèle. La stèle, qui porte successivement une lettre d'Hadrien à la cité des Termessiens, le règlement des concours fondés par C. Ioulios Démosthénès d'Oinoanda et les décrets du conseil et du peuple des Termessiens d'Oinoanda relatifs à cette panégyrie, devait être, d'après l'indication contenue dans l'inscription, placée « dans le portique faisant face au marché près de la statue de l'excellent C. Ioulios Démosthénès »<sup>16</sup>. Et un passage précédent de la même inscription rappelle que le même personnage avait « fait construire le marché et trois portiques lui faisant face, deux à un étage et un à deux étages, en dépensant pour cela plus de 15 000 deniers, y compris l'achat des maisons qui ont cédé la place à la construction »<sup>17</sup>.

Où était donc cet ensemble de monuments, dont le coût relativement modeste indique une taille limitée<sup>18</sup>? C'est plutôt dans la ville haute d'Oinoanda que l'on a spontanément songé à le chercher, en raison du nombre d'édifices publics dont les vestiges y sont visibles, et de la dense occupation préalable qu'implique l'opération d'expropriation mentionnée dans l'inscription. Il ne nous semble pas que l'exploration archéologique ait jusqu'à présent réussi à localiser ou à identifier cet ensemble monumental, ni la statue de C. Ioulios Démosthénès que mentionne l'inscription<sup>19</sup>. M. F. SMITH affirmait néanmoins que la stèle des Démosthénéia avait été initialement érigée dans la ville d'Oinoanda, peut-être du côté de l'agora haute, et qu'elle fut transportée à une époque ultérieure à Kemerarası, comme cela fut assurément le cas pour trois fragments, de taille certes plus modeste, de l'inscription de Diogène<sup>20</sup>. M. WÖRRLE s'était pour sa part abstenu de se prononcer, signalant la difficulté qu'il y aurait eu à transporter cette haute et large stèle de calcaire (1,87 x *ca* 1,05 x 0,25), qui devait peser environ 1 000 kg<sup>21</sup>. Faut-il totalement écarter l'idée que cette stèle, le marché et ses trois portiques ainsi que la statue du bienfaiteur aient été érigés, non pas dans la ville haute d'Oinoanda, mais dans la *kômé* de Kemerarası même, dont la situation sur le plateau et près d'une route en faisait une place de marché accessible pour les habitants de toute la région? Il est vrai, comme nous le fait remarquer M. WÖRRLE, que, pour les habitants de la ville haute, ce lieu d'approvisionnement n'était pas des plus commode.

<sup>14</sup> J. J. COULTON, *AS* 32 (1982), p. 123; *TIB*, *loc. cit.*

<sup>15</sup> J. J. COULTON, *op. cit.*, p. 122 n. 51.

<sup>16</sup> M. WÖRRLE, *Stadt und Fest im kaiserzeitlichen Kleinasien. Studien zu einer agonistischen Stiftung aus Oinoanda* (1988), p. 14 l. 96: ταύτην (τὴν στήλην λιθίνην) τεθῆναι ἐν τῇ πρὸ τῆς βιω[τικῆς στοᾶ] πρὸς τῷ ἐσθῶτι ἀνδριάντι τοῦ κρατίστου Ἰουλίου Δημοσθένους.

<sup>17</sup> M. WÖRRLE, *op. cit.*, p. 4 l. 10–11: ἀγοράν τε βιωτικὴν κατεσκευακῶς καὶ τρεῖς πρὸ αὐτῆς στοᾶς δύο μὲν ἐπιπέδους μίαν δὲ ὑπερφῶν κα[ὶ εἰς ταῦ]τα σὺν τοῖς ἀγορασμοῖς τῶν εἰς τὸ ἔργον κευρωρηκίων οἰκιῶν ἀνηλωκῶς ὑπὲρ wie S. 103 Z. 9 der Inschrift ιε.

<sup>18</sup> 15 000 deniers sont en effet, comme l'indique M. WÖRRLE, *op. cit.*, p. 68, une somme relativement modeste par rapport aux coûts d'autres agoras en Lycie à l'époque d'Opramoas.

<sup>19</sup> Voir sur ce point A. HALL, N. P. MILNER, *op. cit.*, p. 32 et 45 à propos d'une base de statue de C. Ioulios Démosthénès trouvée à l'entrée de l'agora haute d'Oinoanda (l'« Esplanade »). Cette statue est une offrande privée, sans doute différente de la statue probablement publique que mentionne la stèle des Démosthénéia. N. P. MILNER et S. MITCHELL, *AS* 45 (1995), p. 96 n. 16, ont finalement écarté l'idée que le bâtiment au Sud de cette agora soit le marché.

<sup>20</sup> M. F. SMITH, *Diogenes of Oinoanda. The Epicurean Inscription* (1993), p. 46–47, 58 et 73–74, et *AS* 44 (1994), p. 59. Pour les trois fragments de l'inscription de Diogène trouvés à Kınık (Günik), à quelque sept km au Nord-Est d'Oinoanda, et, apportés, non pas directement de là, mais via le site de Kemerarası, cf. aussi M. F. SMITH, *AS* 34 (1984), p. 43–57, en particulier 43–44 et *The Philosophical Inscription of Diogenes of Oenoanda* (1996), p. 84, 173 et 189 pour leurs dimensions (28,5 x 91,5 x ?; 38 x 24 x >35; 41 x 57,2 x 30,5).

<sup>21</sup> M. WÖRRLE, *op. cit.*, p. 53: « Immerhin mußte die Beförderung ein erhebliches technisches Problem gewesen sein ». Cf. p. 68 n. 104.

De quelque façon que l'exploration archéologique tranche la question de l'emplacement de l'*agora biôtikè*, et même si le cas de la stèle des Démosthéneia est incertain, la nouvelle base inscrite découverte à Kemerarası montre qu'il ne faut pas rabaisser l'importance de ce site pour en faire le lieu de seuls remplois venus de la ville haute. Car, s'il est certain que l'on a pu transporter des fragments de taille modeste de la ville haute d'Oinoanda jusqu'à Kemerarası, c'eût été en revanche une autre affaire que de descendre de là-haut notre base, qui pèse au minimum 1 500 kg<sup>22</sup>. Ajoutons que l'examen du bloc, qui ne présente aucune trace de remploi, ne plaide pas en faveur d'une réutilisation ultérieure.

À l'hypothèse d'un transport de la ville haute jusqu'à Kemerarası s'oppose en outre la nature de la pierre utilisée pour notre base. À la différence des bases contemporaines de la ville haute qui paraissent pour la plupart taillées dans du calcaire gris extrait sur place, lequel servit aussi entre autres aux fortifications, notre base fut taillée dans du calcaire marbrier blanc à veinage rouge, qui pourrait bien avoir été extrait à proximité même du site de Kemerarası. Car, à quelque trois cents mètres au Sud-Ouest de ce site, le piémont de la montagne est creusé par une carrière contemporaine, aujourd'hui abandonnée, où l'on voit encore la même pierre (voir Taf. 19, Abb. 49)<sup>23</sup>. Il nous paraît peu vraisemblable qu'un bloc de cette pierre peut-être extraite au pied de la montagne ait été d'abord monté jusqu'à la ville haute d'Oinoanda, avant d'être ensuite redescendu à Kemerarası. On pourrait supposer inversement que notre base avait été extraite d'une autre carrière toute proche de l'acropole d'Oinoanda, s'il y en eut une, pour être exposée d'abord là-haut. Mais quelle nécessité y aurait-il eu de la descendre ensuite pour un hypothétique remploi, alors que le même matériau était disponible à proximité même de Kemerarası?

Il nous semble donc que la base portant la statue du peuple des Oinoandiens fut dès l'origine dressée à Kemerarası, *kômè* qui serait alors un des lieux d'érection de monuments officiels de la cité.

#### LA CONCORDE ET LA PARENTÉ ENTRE TLOS ET OINOANDA-TERMESSOS MINOR

Le monument officiel érigé peut-être à Kemerarası n'était pas l'un des moindres d'Oinoanda, puisqu'il s'agissait de la statue du peuple des Oinoandiens élevée par les Tloens. Dans la série des statues ainsi élevées par une cité à une autre cité, on trouve des dédicaces évoquant la parenté entre les deux peuples, par exemple à Olympie et à Sardes<sup>24</sup>. Mais le parallèle le plus proche à la fois pour la statue d'un peuple élevée dans la cité elle-même par une cité étrangère et pour le formulaire de notre dédicace se trouve à Tlos, puisque c'est là qu'une statue du peuple de Tlos avait été érigée par la cité de Xanthos, métropole des Lyciens: [Ξ]ανθίων ἡ πόλις ἢ τοῦ Λυκίων ἔθνους μητ[ρό]πολις Τλωέων τὸν δῆμον τὸν συγγενῆ ἐπὶ τῇ διηνεκεῖ ὁμονοία<sup>25</sup>. D'un point de vue chronologique, cette dernière dédicace doit être antérieure à la fin du règne d'Hadrien. Car à partir de cette époque la cité de Tlos est désormais elle aussi dite « métropole des Lyciens », comme c'est le cas également dans notre dédicace d'Oinoanda<sup>26</sup>.

<sup>22</sup> Notons qu'A. HALL et N. P. MILNER, *op. cit.*, p. 45, étudiant une série de bases de statue trouvées en partie en place dans la ville haute d'Oinoanda et de taille plus modeste que la nôtre, soulignent la difficulté qu'il y aurait eu à les emporter comme matériaux de construction pour les villages du plateau, à la différence de fragments plus petits.

<sup>23</sup> Sur le plateau de Seki (Seidler Jaila) se trouvent d'autres carrières de la même pierre, l'une à Karaçulha (Karadschulfa) d'après O. KÖSE, et l'autre à mi-chemin entre Seki et Boğalar, sur le bord de la route qui les relie.

<sup>24</sup> Voir *e. g.* les sept dédicaces de statues du milieu du III<sup>e</sup> s. que la cité d'Aphrodisias éleva à des cités de Carie, de Cibyratide et de Phrygie, Ch. ROUCHE, *Performers and Partisans at Aphrodisias* (1993), n° 58–64. Voir également *I. Ephesos 2053–2056* (III<sup>e</sup> s.) et *I. Selge 6* (époque sévérienne). — Pour les dédicaces évoquant la parenté, cf. L. ROBERT, *Studi Clasice* 16 (1974), p. 68 (= *OMS VI*, p. 290), citant *I. Olympia 316* (époque impériale), inscription reprise par O. CURTY, *Les parentés légendaires entre cités grecques* (1995), n° 7. Voir d'autre part *I. Sardis 40* (1<sup>re</sup> moitié du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.). On peut en rapprocher les statues d'Homonoia offertes pour célébrer l'entente entre deux cités, dont le lien de parenté est évoqué dans la dédicace: cf. L. ROBERT, *loc. cit.*; G. THÉRIAULT, *Le culte d'Homonoia dans les cités grecques* (1996), p. 90–92; Th. DREW-BEAR, G. LABARRE, « Les trois statues de la Concorde à Antioche de Pisidie », *EA* 34 (2002), p. 71–92.

<sup>25</sup> *TAM II*, 555; cf. L. ROBERT, *loc. cit.* et *JS* 1978, p. 21–22 (*OMS VII*, p. 399–400); O. CURTY, *op. cit.*, n° 78; G. THÉRIAULT, *op. cit.*, p. 73.

<sup>26</sup> L. ROBERT, *JS* 1978, p. 22 n. 42 (*OMS VII*, p. 400): « Dans une telle inscription par laquelle Xanthos honore Tlos et dans une inscription érigée à Tlos même, il faut admettre que Xanthos a donné au peuple de Tlos les titres auxquels il a droit, alors que le peuple de Xanthos met en avant son titre de métropole fédérale. L'inscription doit donc être antérieure à toutes celles qui émanent de Τλωέων τῆς μητροπόλεως τοῦ Λυκίων ἔθνους ἢ βουλῆ καὶ ὁ δῆμος; ainsi *TAM*, II, 577, 578, 579, 585, 586, 588; il faut peut-être restituer la formule à la fin de 571. Certaines de ces inscriptions ont même ἡ λαμπροτάτη Τλωέων πόλις ἢ μητρόπολις τοῦ

La statue offerte à Oinoanda par les Tloens fut confiée aux soins d'un magistrat qui était secrétaire du conseil pour la deuxième fois, suivant l'interprétation la plus vraisemblable de l'expression *καὶ τὸ β'*<sup>27</sup>. Ce magistrat était-il lui-même Tloen ou Oinoandien ? S'il veilla à l'érection de la statue, comme cela est dit dans des dédicaces contemporaines d'autres cités, peut-être était-il plutôt d'Oinoanda<sup>28</sup>. On remarquera d'ailleurs que la fonction de secrétaire du conseil est connue à Oinoanda et dans plusieurs cités lyciennes, mais point à Tlos<sup>29</sup>. Que le magistrat ait été oinoandien plutôt que tloen n'est ni confirmé ni infirmé par son nom, Μᾶρ. Αὐρ. Σαραπίων Σαραπίωνος : le nom Σαραπίων/Σεραπίων, qui paraît relativement rare en Lycie et en Kibyratide, ne semble pas attesté à Oinoanda, et il ne l'est qu'une fois à Tlos, à la fin du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C., soit environ deux siècles avant notre dédicace<sup>30</sup>.

Car il est probable que celle-ci date de l'époque sévérienne. Un *terminus post quem* est fourni par les titres que portent les deux cités, Tlos désormais appelée λαμπροτάτη et μητρόπολις, et Oinoanda dite λαμπροτάτη, trois qualifications qui apparaissent dans une inscription d'Oinoanda datant peut-être de la fin du règne d'Hadrien<sup>31</sup>. Le *praenomen* et le *nomen* du magistrat, Μᾶρ. Αὐρ. Σαραπίων, placent l'inscription au plus tôt sous Marc-Aurèle, et peut-être après 212 d'après les usages observés à Oinoanda ainsi qu'à Balboursa<sup>32</sup>. Enfin, c'est plus précisément à l'époque sévérienne que font penser à la fois le titre ἀξιολογώτατος, le type d'offrande et le formulaire de sa dédicace, et le style même de la base, analogue à d'autres bases de l'acropole d'Oinoanda<sup>33</sup>. Ainsi datée, cette base constitue un nouveau témoignage de l'occupation du site de Kemerarasi à cette époque (cf. *supra*).

Notre dédicace est donc nettement postérieure à la statue des Tloens que les Xanthiens avaient offerte avant la fin du règne d'Hadrien à Tlos. Dans cette dédicace, les Xanthiens invoquaient de façon analogue la durable concorde avec le peuple de Tlos leur parent (τὸν δῆμον τὸν συγγενῆ ἐπὶ τῇ διηνεκεῖ ὁμονοίᾳ). À l'appui du lien de parenté ainsi évoqué, L. ROBERT avait souligné les relations géographiques et historiques entre trois des cités de la vallée du Xanthe, Tlos, Xanthos et Pinara<sup>34</sup>.

Λυκίων ἔθνους, 585, 586 ». On ajoutera la dédicace de la cité pour Septime Sévère *SEG* 27, 939, republiée par M. ADAK, S. ŞAHİN, *Gephyra* 1 (2004), p. 93–94, ainsi que Λύκιοι Τλωεῖς μητροπολεῖται dans *I. Mylasa* 366, et ἡ λαμπροτάτη Τλωέων μητρόπολις dans *IGR* III 492 (à Oinoanda). Cette dernière inscription, honorant de façon posthume Licinnius Longus (lykiarque entre 126 et 133), peut dater de la fin du règne d'Hadrien (cf. M. WÖRRLE, *op. cit.*, p. 43, 64 et 124), et elle doit être antérieure aux dédicaces de Tlos pour Opramoas (*TAM* II, 578 et 579).

<sup>27</sup> Comme parallèle pour καὶ avant l'ordinal dans l'indication d'une itération de magistrature nous ne voyons guère que *Syll.*<sup>3</sup> 547, l. 21 (Éleusis, fin III<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Καὶ devant un ordinal se trouve dans des contextes un peu différents à Panamara, *I. Stratonikeia*, n° 172, 183, 185 et 190 (I<sup>er</sup>–II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.) et à Rhodiapolis, *TAM* II, 905 V G l. 10 (ca 130 ap. J.-C.). Nous remercions Chr. ΚΟΚΚΙΝΙΑ pour son aide sur ce point.

<sup>28</sup> Nombreux exemples au II<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. de προνοησαμένου τῆς ἀναστάσεως τοῦ ἀνδριάντος *vel tale* : cf. e. g. dans la voisine Kibyra, *I. Kibyra* 45 et 46, où c'est le secrétaire du conseil qui s'occupe de la statue, comme aussi dans le n° 37 ; Ch. ROUECHÉ, *Aphrodisias in Late Antiquity* (1989), n° 4, 5 et 6, et *Performers and Partisans at Aphrodisias* (1993), n° 70 ; *I. Lindos* 469 ; *I. Ephesos* 627, 892, 896, 2055 et 3058. Προνοησαμένου seul dans les dédicaces de statues de peuples du milieu du III<sup>e</sup> s. à Aphrodisias, Ch. ROUECHÉ, *Performers and Partisans at Aphrodisias* (1993), n° 58–62.

<sup>29</sup> Voir M. WÖRRLE, *op. cit.*, p. 4 l. 7 (C. Ioulios Démosthènes) et l. 70, avec le commentaire p. 107–111 ; cf. aussi *IGR* III, 487.

<sup>30</sup> Δημήτριος Σεραπίωνος τοῦ Δημητρίο[v] dans *TAM* II 551, l. 10 (fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.). Le nom à Myra, E. PETERSEN, F. VON LUSCHAN, *Reisen in Lykien, Milyas und Kibyratiss* II (1889), n° 77 ; à Dereköy, M. WÖRRLE, *Chiron* 27 (1997), p. 405 I 31 ; à Xanthos, J. BOUSQUET, Ph. GAUTHIER, *REG* 107 (1994), p. 349, a 16 et b 19. — Pour l'omission de l'article entre le nom et le patronyme, tous deux au génitif, de notre magistrat, nombreux parallèles à Oinoanda, e. g. A. HALL, N. P. MILNER, *op. cit.* (*supra*, n. 5), n° 14, 15, 19, 20, 22, etc. ; à Tlos, *TAM* II, 585, 628 et 722 ; de façon générale, R. KOERNER, *Die Abkürzung der Homonymität in griechischen Inschriften* (1961), p. 74–75.

<sup>31</sup> Voir *IGR* III 492, dont la chronologie a été commentée *supra* n. 26. Tlos est aussi dite λαμπροτάτη dans *TAM* II, 585 et 586, de la fin du II<sup>e</sup> s. ou du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Oinoanda est λαμπροτάτη aussi dans A. HALL, N. P. MILNER, *op. cit.* (*supra*, n. 5), n° 3, 4, 12, 13 et 16 (époque de Sévère Alexandre).

<sup>32</sup> Voir les remarques de N. P. MILNER, S. MITCHELL, *AS* 45 (1995), p. 103 et n. 63.

<sup>33</sup> J. et L. ROBERT, *Bull.* 1973, 475 : « l'épithète ἀξιολογώτατος nous mène à une époque qui n'est guère antérieure à celle des Sévères ». Cette chronologie est confirmée à Oinoanda par les inscriptions publiées par A. HALL, N. P. MILNER, *op. cit.* (*supra*, n. 5), n° 9, 15 et commentaire, 19, 20, 22, 23, 34 et 35. À Tlos, cf. *TAM* II, 585. Pour les autres indices mentionnés, cf. *supra*, p. 149 et les n. 24 et 28.

<sup>34</sup> Cf. L. ROBERT, *JS* 1978, p. 21–22 (*OMS* VII, p. 399–400), qui avait également allégué en ce sens un fragment de Panyassis transmis par Stéphane de Byzance, s.v. « Τρεμίλη ». Voir cependant la discussion sur l'établissement du vers 4, qui remet en cause la mention de Xanthos ; cf. V. J. MATTHEWS, *Panyassis of Halikarnassos. Text and Commentary* (1974), p. 100–108, spéc. p. 101–102 ;

En revanche, entre la lycienne Tlos, sise à environ 500 m, contrôlant la vallée du Xanthe, et Oinoanda, hors de vue de cette vallée, dominant à plus de 1400 m le plateau à la limite de la Lycie et de la Kibyratide, le contraste et la coupure géographiques sont forts. Oinoanda, loin d'être considérée initialement comme lycienne, était rattachée à la Kabalide ou à la Kibyratide<sup>35</sup>. J. et L. ROBERT avaient d'autre part rappelé l'hostilité qui régnait, d'après le décret pour Orthagoras d'Araxa, entre les Lyciens de la vallée et les montagnards de Kibyra et de Boubôn au II<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>36</sup>. Ces conflits sont confirmés et éclairés par la convention inédite du Létôon conclue à la même époque entre les Termessiens près d'Oinoanda et les Lyciens : cette convention met fin à un conflit sans doute armé entre ces deux parties et accorde aux Termessiens près d'Oinoanda le droit de faire paître et de recueillir du bois dans une montagne du nom de Masa sise entre cette cité et celle des Tloens, qui sont proclamés propriétaires de la montagne<sup>37</sup>. C'était donc un conflit frontalier pour la propriété et l'usufruit d'une zone montagneuse située entre la vallée du Xanthe et le plateau d'Oinoanda-Termessos Minor que devait régler cette convention. Un siècle plus tard, c'est dans la même région que passe la frontière septentrionale de la Lycie telle que la définit le traité entre Rome et les Lyciens de 46 av. J.-C. : la montagne Masa fait partie des lieux dont le traité confirme aux Lyciens la propriété et les droits d'exploitation<sup>38</sup>. Cette confirmation implique-t-elle que la zone frontalière a continué à être disputée entre le milieu du II<sup>e</sup> s. et le milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. entre Tlos et sa voisine septentrionale Oinoanda-Termessos Minor<sup>39</sup> ?

Cela n'empêcha pas les Tloens, quelque 250 années plus tard, à l'époque sévérienne, d'honorer par la base de Kemerarasi le peuple des Oinoandiens, « son parent, pour leur durable concorde » (τὸν συνγενῆ δῆμον ἐπὶ τῆι διηνεκεῖ ὁμοιοῖα). Commentant cette dernière expression dans la dédicace des Xanthiens à Tlos, L. ROBERT écrivait que « l'adjectif tend à prouver que la concorde ne fut pas troublée, alors que souvent l'invocation à la concorde témoigne d'une discorde antérieure »<sup>40</sup>. Est-ce surinterroger notre dédicace que de supposer, derrière la proclamation de la durable concorde, le souvenir masqué des conflits qui avaient à l'époque hellénistique opposé aux Termessiens d'Oinoanda les Lyciens, au premier rang desquels les Tloens ?

Quant à l'invocation de la parenté que notre inscription révèle à l'époque sévérienne entre Tlos et Oinoanda, sur quoi pouvait-elle se fonder ? Vers la même époque c'est avec leur métropole Termessos « de Pamphylie » que les Termessiens d'Oinoanda rappelaient leurs liens « remontant aux origines »<sup>41</sup>. Mais peut-être les Tloens pouvaient-ils de leur côté puiser dans la mythologie lycienne pour trouver des liens de parenté, sinon avec les Oinoandiens, du moins avec les Termessiens d'Oinoanda. Le héros éponyme de la cité, Tlôos, n'était-il pas, selon le poète Panyassis et la chronique mythologique que la cité de Tlos adressa au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. à Sidyma, le fils de Trémilès, éponyme du peuple ancien de la Lycie, les Termiles<sup>42</sup> ? Or de ces noms de peuple

A. BERNABÉ, *Poetae epici graeci. Testimonia et fragmenta* I (1987), p. 183 n° 23 ; C. P. JONES, *Kinship Diplomacy in the Ancient World* (1999), p. 144–150.

<sup>35</sup> Cf. Strabon XIII 4, 17 C 631 ; Ptolémée V 3, 5 ; Plin V, 101. Ce n'est qu'après la dissolution de la tétrapole de Kibyratide en 84 av. J.-C. qu'Oinoanda devient lycienne, ayant probablement été rattachée à la confédération comme le furent Balboura et Boubôn.

<sup>36</sup> J. et L. ROBERT, *Bull.* 1950, 183, p. 194–195, à propos du décret pour Orthagoras publié par G. E. BEAN, *JHS* 68 (1948), p. 46–56 ; L. ROBERT, *JS* 1983, p. 253–255 (*OMS* VII, p. 543–545).

<sup>37</sup> Chr. LE ROY et D. ROUSSET reviendront sur ces questions dans la publication à venir (cf. *supra*, n. 2) de la convention, qui éclaire la mention dans le décret d'Araxa (l. 46–49) de Termessos : celle-ci n'est sans doute autre que Termessos Minor. Cf. déjà *Anatolia antiqua* 11 (2003), p. 452, et pour le décret d'Araxa, D. ROUSSET, *École Pratique des Hautes Études, Livret-Annuaire* 20 (2004–2005) [2006], p. 115–116.

<sup>38</sup> Cf. S. MITCHELL, « The Treaty between Rome and Lycia of 46 BC (MS 2070) », in R. PINTAUDI (éd.), *Papyri graecae Schøyen (PSchøyen I)* (2005), p. 163–258 ; mention du mont Masa dans l'inscription, p. 169 l. 58. Cf. J.-L. FERRARY, D. ROUSSET, *Bull.* 2006, 143.

<sup>39</sup> S. MITCHELL, *op. cit.*, p. 216 : « it is significant that, despite this second century agreement [la convention trouvée au Létôon], the region should have continued to be disputed border territory between Lycia and Oinoanda in the middle of the first century B.C. ».

<sup>40</sup> L. ROBERT, *Studi Classice* 16 (1974), p. 68 n. 47 (= *OMS* VI, p. 290). Pour l'emploi de l'adjectif, cf. *Diccionario griego-español s.v.* et, dans d'autres contextes à Oinoanda, M. WÖRRLE, *op. cit.*, p. 4 l. 54 et A. HALL, N. P. MILNER, *op. cit.* (*supra*, n. 5), n° 23 l. 28.

<sup>41</sup> Voir la dédicace des Termessiens d'Oinoanda du milieu du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. pour un homme qui y avait fondé avec son épouse un concours où ils avaient invité entre autres Τερμησσὸν τῆς Παμφυλίας τὴν ἀνεκαθεν συνγενίδα : *IGR* III, 489, aussi *OGIS* 566 ; A. HALL, N. P. MILNER, *op. cit.* (*supra*, n. 5), n° 22, ainsi que n° 23 ; O. CURTY, *op. cit.*, n° 80.

<sup>42</sup> Pour Panyassis, cf. *supra*, n. 34. Pour la chronique mythologique originaire de Tlos et gravée à Sidyma dans la deuxième moitié du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., cf. *TAM* II, 174, rééditée par R. MERKELBACH, *EA* 32 (2000), p. 115–125 : mention des héros aux l. 32–33. — Sur les Termilai, nom épichôrique des Lyciens, cf. W. RUGE, *RE* VA (1934), 778–779, s.v. « Termilai », H. OPPERMANN, *RE* VIA (1937),

et de héros on doit désormais rapprocher un toponyme antique de la Kibyratide au Nord de Balboursa, Τριμίλιον[δ]ών<sup>43</sup>. À ces noms serait également lié, selon É. LAROCHE, le toponyme même de Termessos, se rattachant à un même radical louvite, et signifiant le « (lieu) du pic »<sup>44</sup>. Que cette étymologie soit discutée n'empêche sans doute pas que les habitants de la région aient pu être sensibles à la proximité toponymique entre Trémilès, les Termiles et Termessos.

Entre les Termessiens d'Oinoanda et leurs voisins lyciens de Tlos, la mythologie permettait également d'établir d'autres liens, par le troisième fils de Termilès, Kragos, qui était sans doute honoré d'un culte à Tlos avec ses deux frères Tlôos et Pinalos<sup>45</sup>. Or Kragos est aussi d'une part le nom du massif formant le centre de la Lycie montagnaise, à laquelle touchait Oinoanda, en raison de la position de la ville et de l'extension du territoire de la cité, et d'autre part le nom d'un district régional de la confédération lycienne dont faisait peut-être partie Oinoanda<sup>46</sup>. Peut-être faut-il enfin rappeler que le héros Kragos avait épousé Milyè, la sœur de Solymos, éponyme du peuple originel de Termessos de Pisidie, la métropole des Termessiens près d'Oinoanda<sup>47</sup>.

Sans doute est-ce grâce à ces liens mythologiques et toponymiques entre l'hinterland montagnais et les Lyciens de la vallée du Xanthe que la cité de Tlos, parente de Xanthos, de Pinara et de Sidyma, rattachait également à sa famille les Termessiens d'Oinoanda, suivant un goût pour les parentés légendaires alors bien affirmé dans l'Orient hellénique<sup>48</sup>. Ainsi pouvait-elle invoquer dans la dédicace de Kemerarasi la parenté entre Tloens et « Oinoandiens » à l'appui de la durable concorde unissant et devant unir les deux communautés limitrophes dans la montagne lycienne.

2289–2290, s.v. « Tremiles », et pour les sources en langue lycienne, H. C. MELCHERT, *A Dictionary of the Lycian Language* (2004), p. 70–71.

<sup>43</sup> Voir l'inscription itinéraire de Patara (45/46 ap. J.-C.) publiée par F. ISIK, H. ISKAN et N. ÇEVİK, *Miliarium Lyciae. Das Wegweisermonument von Patara, Lykia* 4 (1998–99) [2001], qui mentionne p. 108 l. B 32 et commentaire p. 35 et 90, une route entre Balboursa et Kibyra passant διὰ Τριμίλιον[δ]ών; S. ŞAHİN et M. ADAK, « Stadiasmus Patarensis – Ein zweiter Vorbericht über das claudische Strassenprogramm in Lykien », *Siedlung und Verkehr im römischen Reich* (2004), p. 235, éditent Τριμίλιον[δ]ών. Les éditeurs mettent à juste titre ce nom en relation avec le toponyme Dermil/Dirmil au Nord de Balboursa (voir ici la carte Abb. 47), aujourd'hui Altınyayla, près de laquelle se trouvent les vestiges d'un établissement antique. Cf. H. HELLENKEMPER, Fr. HILD, *op. cit.*, s.v. « Trimilis ».

<sup>44</sup> Cf. E. LAROCHE, *RA* 1976, p. 19. Cette étymologie a été écartée par des commentateurs postérieurs : cf. T. R. BRYCE, *The Lycians in Literary and Epigraphic Sources* (1986), p. 30, et H. C. MELCHERT, *loc. cit.*

<sup>45</sup> Cf. Ad. WILHELM, *Prakt. Akad. Ath.* 6 (1931), p. 325–327; L. ROBERT, *JS* 1983, p. 247 (*OMS* VII, p. 537); P. WEISS, *LIMC* VIII (1997), p. 42–44 s.v. « Tloos »; M. ADAK, S. ŞAHİN, *Gephyra* 1 (2004), p. 86–87.

<sup>46</sup> Voir, après W. RUGE, *RE* XI (1922) s.v. H. HELLENKEMPER, Fr. HILD, *op. cit.*, s.v. « Antikragos » et « Kragos » et leur carte. Sur la localisation du mont Kragos, qui est la chaîne centrale de la péninsule lycienne, celle de l'Ak Dağ, à l'Est du Xanthe, plutôt que le massif à l'Ouest de cette vallée où se trouvent Pinara et Sidyma, voir aussi S. ŞAHİN, M. ADAK, *op. cit.*, p. 243–245. — Pour Kragos comme nom de district en rapport possible avec Oinoanda, voir la dédicace de la confédération lycienne trouvée dans cette cité, *OGIS* 565, qui honore l'Oinoandien M. Aur. Apollonios ἀρχιφυλακῆσαντα ἐν τῇ πρὸς τῷ Κράγῳ συντελε[εῖα], charge fédérale exercée dans un district du *koinon* dont pouvait faire partie sa cité; sur la magistrature, cf. R. BEHRWALD, *Der lykische Bund* (2000), p. 217–218.

<sup>47</sup> Cf. Stéphane de Byzance, s.v. « Μιλύαι » : Milyè, sœur de Solymos, l'épousa d'abord, et devint ensuite l'épouse de Kragos. Sur Solymos et les Solymes, cf. G. TÜRK et W. RUGE dans *RE* IIIA (1927), 989 et 990, ainsi que R. HEBERDEY, *RE* VA (1934) s.v. « Termessos », 737; P. WEISS, *LIMC* VII (1994), p. 796–798 s.v. « Solymos ».

<sup>48</sup> Cf. O. CURTY, *Les parentés légendaires entre cités grecques* (1995), p. 259–263; C. P. JONES, *Kinship Diplomacy in the Ancient World* (1999), p. 106–121.